

DAF

HODOCK

Hodock



DAF

HODOCK

Éditions EDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-393-4

Dépôt légal : mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Prologue

Ce soir-là, la petite ville de Liffuen recevait encore un maussade présent du ciel : des cordes de pluie s'abattant sans fin sur ses somptueux manoirs, sur sa tranquille rivière encadrée de montagnes argentées, et sur sa forêt aussi agréable de jour qu'effrayante la nuit. Cette pluie, venue d'un ciel sombre régulièrement strié de puissants éclairs faisant régner des lueurs fantomatiques sur la ville l'espace d'une seconde, n'était que l'un des aspects visibles d'un phénomène ayant eu lieu quelques semaines plus tôt. Un évènement terrible s'était alors produit sans que personne, à l'exception d'une famille, n'en soit au courant. Pourtant, cet évènement menaçait tout le monde de terribles choses... mais en cette nuit, cela allait changer, cette famille se l'était juré.

Une petite lucarne donnant directement sur la cave de cette famille permettait depuis quelques jours d'y distinguer des lueurs inhabituelles, une activité plus soutenue qu'à l'accoutumée.

Cette famille était la famille Thaemes, et deux semaines plus tôt, Mrs Thaemes avait vécu le plus beau moment de sa vie. Simultanément, elle avait subi la pire épreuve imaginable pour elle et pour les siens. À présent, elle allait tout rétablir comme ç'aurait dû être depuis le départ.

Cela n'allait pas être facile, elle s'apprêtait à briser une loi fondamentale, transcendante. D'ailleurs, elle ignorait quelles seraient les conséquences de cette terrible transgression, même si elle s'attendait fort à ce que celles-ci lui soient fatales. Elle y avait travaillé ces deux semaines durant, son mari et sa sœur la soutenant de tout leur cœur. Il était temps pour elle de faire ce qu'il fallait.

Une lumière blanche inonda la cave un bref instant, accompagnée d'un bruit tonitruant. Progressivement, la pièce retrouva les lueurs jaunâtres des bougies qui l'éclairaient, révélant trois personnes vêtues de noir et affichant des visages graves. L'une d'elle, une femme dont les yeux avaient l'éclat de l'ambre, tenait au creux de ses bras un nourrisson.

Sa minuscule poitrine se soulevait doucement au rythme de sa respiration tandis qu'il semblait endormi.

– Swan, lun, quo, murmura-t-elle, déposant sur ses paupières closes un liquide bleuté puisé d'une cuve.

*Forces pures de l'Orar,
Je vous invoque en cette heure,
Pour réparer une erreur,
Avant qu'il ne soit trop tard,
Masquez par l'essence du bien
Le mal que j'ai fait naître
Puisqu'il ne peut disparaître
Faites qu'il soit incertain
Face à une telle bonté
Faites qu'aujourd'hui soit né
Le meilleur des Sainbons
L'être qui aura sauvé
Notre planète bien-aimée
Du mal incarné
Dans le corps d'un nouveau-né*

Murmura-t-elle en saupoudrant une poudre pailletée sur le corps du nourrisson dont la respiration s'agita, tandis que les deux autres individus proféraient des paroles dans une langue insondable.

– Kennet... lâcha-t-elle subitement dans un souffle, comme frappée d'une douleur assommante. Prends-la, dit-elle, tendant le nourrisson à son mari.

– Apeha... ça va ? s'inquiéta le jeune homme, prenant le bébé dans ses bras tremblants alors que sa femme venait de s'effondrer à terre.

– Apeha... répéta l'autre personne, une jeune femme aux yeux bleus comme ceux de son frère. Kennet... j'ai peur que... commença-t-elle, forcée de s'interrompre devant le spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

Le nourrisson venait d'ouvrir ses paupières, et ses pupilles étaient d'un rouge flamboyant. Elles l'étaient, mais elles ne le restèrent pas, car bientôt elles devinrent bleu encre, puis violettes. Elles s'éclaircirent alors peu à peu, jusqu'à atteindre une délicate teinte mauve.

– Apeha... n'est plus, dit-elle dans un soupir, sa voix se brisant dans un sanglot.

– Elle a réussi, répondit Kennet les yeux larmoyants, tout en serrant contre lui ce petit corps fragile auquel il avait donné la vie avec sa femme, et dont il allait à présent devoir s'occuper seul.

Quelques jours plus tôt, un évènement terrible s'était produit dans la petite ville de Liffuen, sans que personne, à l'exception d'une famille, n'en soit au courant.

Cette nuit-là, tous sauf cette même famille avaient été sauvés sans le savoir.

Une pierre tombale serait la seule à jamais en témoigner, plantée sur la montagne qui surplombait la ville. Son épitaphe disait : « À Apeha, qui a sauvé le monde des Ampiors au péril de sa vie ».

Le lendemain, la famille Thaemes disparut de la petite ville de Liffuen, sans laisser la moindre trace derrière elle, à l'exception de cette pierre tombale.

PARTIE I

Chapitre 1

Une étrange famille

Il n'était que six heures du matin, et cela faisait pourtant des heures qu'Alycia Thomson était réveillée. Impossible de dormir, alors qu'aujourd'hui elle allait quitter la dernière ville où elle avait vécu, traverser tout le pays pour vivre chez ses tantes et, en somme, changer littéralement de vie. Depuis sa naissance elle avait été habituée à déménager régulièrement, voyageant à travers les États-Unis avec son père. Celui-ci, un militaire ayant appris sa mutation en Australie quelques mois plus tôt, avait décidé que plutôt que d'amener avec lui sa fille dans une énième maison et un nouveau pays où elle devrait refaire tous ses repères, elle aurait davantage intérêt à rencontrer ses tantes et son cousin vivant dans l'Idaho. Alycia avait seize ans et allait rentrer au lycée, et pour Mr Thomson, découvrir un nouveau pays pour y vivre ne se prêtait tout simplement pas à de telles circonstances. La jeune fille ne désapprouvait pas sur ce point, simplement elle savait qu'elle regretterait la présence de son père dont elle était si proche, et espérait ne pas avoir trop de difficultés à s'entendre avec sa famille... et les autres.

N'ayant jamais vécu plus de quatre ans au même endroit, l'adolescente n'avait jamais construit de liens d'amitié suffisamment forts pour qu'un nouveau déménagement ne les détruise en moins de temps qu'il en fallait pour simplement y songer. Face à ces relations si éphémères, Alycia en était venue à renoncer à en bâtir de nouvelles, si bien qu'elle était ce qu'on pouvait appeler une solitaire. Elle ne se complaisait pas tellement dans la solitude mais c'était juste qu'elle n'avait pas le cœur à s'investir émotionnellement dans une relation qui la ferait immanquablement souffrir lorsqu'elle devrait à nouveau partir.

Le seul problème, que ni elle ni son père n'avaient vu venir, c'était les conséquences que cette résolution allait avoir sur la personnalité d'Alycia dans ses relations avec les inconnus. Elle aurait pu être décrite comme

explosive et spontanée, mais aussi comme cynique et cassante. Il fallait donc espérer que la cohabitation qui guettait la jeune fille ne serait pas trop explosive elle aussi.

Passant un bref coup de brosse dans ses longs cheveux bruns aux reflets améthyste, Alycia contempla son reflet avec cette vague d'exaspération qui la traversait toujours lorsqu'elle s'arrêtait suffisamment longtemps sur son image pour en relever toutes les... singularités. Ces yeux mauves, par exemple. Qu'ils étaient beaux, mais qu'ils étaient étranges, également ! Avait-on déjà vu de pareilles pupilles naturelles ? Et ces reflets violets dans ses cheveux, sans qu'aucune teinture n'ait été utilisée, n'était-ce pas d'un même niveau de bizarrerie que les moutons à deux têtes ? Sans parler de cette peau mate qu'elle devait à sa mère, native australienne et décédée à sa naissance... voilà le plus grand mystère la concernant ! Sa mère, elle la connaissait à travers tous les détails que son père pouvait lui en donner quotidiennement. Des détails insignifiants pour quiconque n'étant pas proche de la famille, mais qui représentaient tout pour Alycia. Elle l'aimait sa mère, elle aimait la personnalité de cette femme qu'elle n'avait jamais connue mais qui lui avait légué sa vie. Elle l'aimait par les détails que son père en donnait et parce que son père l'aimait. Mais elle restait un être mystérieux pour elle. Elle n'avait jamais rencontré aucun membre de sa famille, et les rares photos qu'elle possédait d'elle avaient une valeur inestimable à ses yeux.

Attachant ses cheveux en une queue-de-cheval si peu soignée qu'elle aurait pu être faite d'une seule main, Alycia jeta un œil à la pendule au-dessus de sa porte pour constater avec satisfaction qu'il était l'heure de rejoindre son père au rez-de-chaussée. Empoignant son unique sac de voyage – elle avait appris à voyager léger – elle dévala les escaliers pour se retrouver dans l'entrée où son père l'accueillit avec un sourire.

– Prête à partir ? lui dit-il avec enthousiasme.

– Hum... commença-t-elle, hésitante. Nan, opina-t-elle finalement, faisant demi-tour vers les escaliers.

– Arrête donc, grande maline ! fit son père, tirant sa fille par son pull pour la faire redescendre. On n'a plus le temps pour tes blagues, notre vol est dans quarante-cinq minutes.

– Bon, dans ce cas, c'est parti ! déclara-t-elle, reprenant son sac de voyage en main et ouvrant la porte d'entrée avec résolution.

Un taxi les attendait devant leur maison, et Alycia ne put s'empêcher d'éprouver une certaine mélancolie en portant un dernier regard sur ce qui avait été son foyer pendant deux années. Ce n'étaient pas tellement les bons souvenirs qu'elle avait pu y avoir avec son père qu'elle regretterait,

car elle avait appris depuis longtemps qu'on pouvait emporter les souvenirs partout avec soi et que les objets ne pouvaient, dans le meilleur des cas, que servir à les raviver lorsqu'ils nous échappaient. Ce qu'elle regrettait déjà, toutefois, c'était le sentiment de sécurité et le bien-être que l'on ressentait lorsqu'on était chez soi. Il était certain que ça, au moins pour les semaines à venir, elle ne le ressentirait plus.

Si elle avait compté le nombre d'heures qu'elle avait passées à faire ça, Alycia en serait probablement déjà à des jours. Tournant et retournant le petit pendentif en forme de clé qui ornait son cou depuis toujours ou presque, elle l'examinait avec l'impression qu'un détail de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie lui avait encore échappé. Pour une clé qui n'était pas censée ouvrir quoi que ce soit, elle était remarquablement bien faite, et d'une valeur inestimable. Non seulement pour son matériau principal, l'argent massif, ainsi que les saphirs qui décoraient la tête de la clé, mais également pour sa valeur sentimentale : c'était un présent de sa mère. Récemment, elle avait remarqué une inscription sur le flanc de la clé, minuscule et dans une langue ressemblant au cunéiforme. On pouvait clairement distinguer un petit serpent enroulé sur lui-même et une salamandre, mais ça, comme le reste, ni elle ni son père n'avaient été capables de l'expliquer.

Relevant la tête de ce petit objet précieux entre ses doigts, elle accorda un nouveau regard à ce paysage qui défilait depuis quelques minutes sous ses yeux consternés, à travers la vitre du bus qu'ils avaient pris à l'aéroport de Boise.

– Et donc... elles s'appellent Mary-Flower et Audrey, c'est ça ? s'enquit-elle, ne bronchant pas lorsque la pluie commença à s'abattre sur la vitre avec violence.

– Exactement. Elles sont très sympas, tu vas voir, lui assura son père d'un ton confiant.

– Heldfield... lut-elle sur le panneau indiquant l'entrée dans la fameuse ville de ses tantes. Dis donc, je ne connais pas l'Idaho mais j'aurais pensé qu'en août il ferait beau... remarqua-t-elle, déprimée à la vue de ces grands arbres séculaires noirs sur lesquels s'abattaient des cordes de pluie venues d'un ciel tout aussi sombre. C'était trop demandé, peut-être ?

– Hum, c'est vrai qu'il ne fait pas ce temps-là, d'ordinaire, admit son père, songeur.

– C'était quand la dernière fois que tu es venu ici ? Il y a un peu plus de seize ans, non ? nota sa fille.

– Oui, mais la météo d'une zone géographique ne change pas comme ça, Al, répliqua-t-il.

– C’est quand même dingue qu’on ne soit jamais allé les voir, non ? enchaîna la jeune fille, se tournant complètement vers son père. Elles ne nous en veulent pas, tu es sûr ?

– Je les appelais, tout de même, se défendit son père.

– Je sais bien, mais on a vécu en Californie, c’était pas si loin... on aurait pu aller les voir. Et mon cousin, Paul. Il est sympa ? Tu penses qu’il est content que je vive avec eux ?

– Euh... Sûrement, oui. Je ne sais pas, Al. Tu verras bien, hein ? On est arrivés de toute façon, remarqua son père tandis que le bus s’arrêta à l’angle de deux rues où d’inquiétants manoirs gigantesques s’alignaient dans un effet des plus terrifiants, avec ce temps chaotique.

– Allez, avoue... tu as payé combien pour que des studios hollywoodiens montent le décor de cette ville fantôme ? demanda Alycia en descendant du bus, ne plaisantant qu’à moitié.

– Enfin, ce n’est pas si terrible que ça, positiva son père en récupérant le sac de sa fille dans la soute – lui-même n’avait qu’un sac à dos, il repartait le soir même.

– Tu plaisantes ? C’est le lieu idéal pour un film d’horreur ! Et regarde ça, il n’y a pas un chat dans les rues ! s’exclama Alycia en désignant les lieux déserts à l’exception du bus qui s’en allait et qui lui aussi ne tarda pas à disparaître.

– Oui, mais ça, c’est parce que c’est les vacances, justifia son père, marchant à pas précipités sous la pluie torrentielle.

– Ouais, et inutile de se demander pourquoi il n’y a pas de touristes, marmonna la jeune fille, essayant d’arranger le col de sa veste comme elle le pouvait pour empêcher les gouttes de pluie de s’y déverser.

– Allez, essaye de faire preuve d’un peu de bon esprit, sinon tu vas vraiment avoir du mal à vivre ici ! lui conseilla son père, s’arrêtant subitement devant le porche d’un manoir de pierre perché sur le haut d’une pente.

– C’est ici ? fit Alycia, déglutissant avec difficulté à la vue des petites gargouilles du porche, aux visages déformés par un hurlement insonore.

– C’est nous, se contenta d’annoncer le père après avoir appuyé sur le bouton de l’interphone marqué au nom de Thomson.

– C’est drôle de se dire que de la famille vivait à l’autre bout du pays depuis tout ce temps et qu’on... enfin que j’ignorais totalement à quoi ils ressemblaient, ce qu’ils faisaient, et que je vais finalement les rencontrer, murmura Alycia, légèrement excitée.

– Mieux vaut tard que jamais, hein ?

– C’est sûr, admit Alycia, remontant l’allée centrale, encadrée de buissons pour le moins repoussants avec leurs branches décharnées et croulantes sous les masses d’eau qui s’y abattaient.

– Bon, avant que tu ne les rencontres, dernière recommandation... euh, sois sage, fais ce qu’elles te demandent et sois gentille, surtout.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? s’enquit la jeune fille, sachant pertinemment ce que ça voulait dire.

– Al, nous savons tous les deux comment tu peux te montrer cassante avec les gens que tu ne connais pas.

– Je sais, mais là c’est différent, je vais vivre avec eux. Si je fais ça, c’est moi qui vais payer les pots cassés, nota Alycia, effectuant les derniers pas jusqu’au perron à pas de course pour se protéger de la pluie.

– Exactement ! Donc sois aussi agréable que tu sais l’être quand tu le veux et tout se passera très bien, termina son père en sonnant à la massive porte de bois qui était même dotée d’un heurtoir de bronze en forme de serpent.

– Tu es sûr de vouloir partir ce soir ? demanda Alycia, jetant un œil au sinistre paysage derrière elle.

– Le plus tôt tu seras seule, le plus tôt tu apprendras à vivre avec tes tantes et ton cousin. Si je reste, tu seras tentée de ne pas faire d’efforts pour te rapprocher d’eux, décréta son père, ce sur quoi Alycia ne revint pas même si elle ne partageait pas cette opinion.

– Tu vas me manquer, Papa, lâcha-t-elle, sans réfléchir.

– Tu vas me manquer aussi, Al, murmura son père, tapotant la tête de sa fille avec tendresse, les yeux subitement embués. Mais c’est mieux ainsi, n’est-ce pas ?

– Vivre au pays des kangourous ? Je sais pas, c’est peut-être pas si mal... plaisanta-t-elle avant de se raviser devant la mine rembrunie de son père. Non, je ne suis pas sérieuse ! Tu as raison, c’est pas le moment de quitter le pays, j’ai un diplôme à obtenir dans trois ans, moi !

– Exactement, confirma son père, au moment où la porte s’ouvrit sur une ravissante trentenaire aux grands yeux verts et aux longs cheveux bruns.

– Bonsoir ! s’exclama-t-elle en ouvrant un bras vers l’intérieur du manoir pour les inviter à entrer.

– Bonsoir, fit Alycia d’une petite voix qu’elle ne se connaissait pas.

– Le voyage s’est bien passé, Kennet ? demanda-t-elle à Mr Thomson, avant de refermer la porte derrière lui.

– Très bien. Très long, mais très bien, assura-t-il, affichant un grand sourire.

– Hey, Ken ! cria une voix féminine au bout de la pièce, qui se révéla bientôt appartenir à une jeune femme aux cheveux auburn drapés d'un foulard, et au style un peu grunge.

– Je pensais t'avoir dit de ne pas m'appeler comme ça ? la corrigea le père d'Alycia, sans se défaire de son sourire.

– Mais on sait tous qu'en fait, tu adores ! Hein ? fit-elle, adressant un clin d'œil à sa nièce.

– Alors, Alycia, la ville te plaît ? s'enquit Mary-Flower Thomson, rejetant derrière ses épaules ses longs cheveux bruns.

– Hum... sincèrement ? demanda Alycia, s'attirant aussitôt une mine réprobatrice de son père. Euh, pour être honnête, je n'ai pas vu grand-chose, on est venus ici directement, donc... mais ça à l'air... chouette ? hasarda Alycia, incapable de dire si elle avait été crédible ou non, mais satisfaite de constater que les traits de son père s'étaient détendus.

– Bon, venez donc dans le salon, on ne va pas rester plantés dans le couloir, hein ? Et donnez-moi vos manteaux, vous êtes trempés.

– Ben c'est qu'il pleut des lianes dehors ! ne put retenir Alycia.

– Oui, et je suis obligée de vous dire que cela fait des semaines que ça dure, annonça Mary-Flower en prenant le manteau de son frère et de sa nièce. C'est bien triste, en plein été !

– Ah ça oui... murmura Alycia, dont le sourire enthousiaste et légèrement artificiel s'était transformé en renfrognement authentique.

– Enfin, ça ne devrait plus durer. Et sinon, Ken, tu restes avec nous ce soir, alors ? enchaîna Audrey, qu'Alycia trouvait vraiment étrange dans ce décor propre et classique avec son jean déchiré, ses baskets en tissu à moitié disloquées et ses cheveux sales attachés on ne savait trop comment.

– Non, je vais repartir ce soir. Il faut que je m'occupe des derniers détails de notre déménagement et je suis attendu à Canberra demain, je ne peux vraiment pas traîner.

– Bon, dans ce cas... en tout cas, tu vas être vraiment fatigué avec toutes ses heures de volati... de vol, fit Audrey, qui reçut un regard réprobateur de sa sœur.

– Et euh... Paul ? Il n'est pas là ? demanda Alycia, s'étant retenue pour ne pas poser la question dès son arrivée – elle ne l'avait pas avoué à son père, mais elle souhaitait depuis toujours avoir un grand frère, et elle voyait en Paul l'opportunité de voir ce vœu exaucé.

– Non, il avait un entraînement de sport, il ne devrait plus tarder à rentrer, expliqua Mary-Flower.

– Du sport ? Quel sport ? s'enquit Alycia, désireuse d'apprendre à connaître son cousin.

– Quel sport ? répéta Mrs Thomson, regardant alternativement sa nièce et Audrey, interdite, comme si elle n'avait jamais cherché à savoir quel sport son fils pratiquait. Il fait du... ah ! Du euh... fit-elle, claquant des doigts le regard perdu dans le vide comme désespérément à la recherche d'un mot sur le bout de sa langue.

– Du football. Il est quarter back, répondit finalement Audrey. Ah, petite mémoire, hein ! adressa-t-elle à sa grande sœur.

– Il a commencé depuis peu ? supposa Alycia.

– Nan, ça fait des années qu'il en fait, depuis tout petit. Il est très doué, répondit spontanément Audrey, ce qui ne sembla pas plaire à sa sœur, et ce qu'Alycia trouva particulièrement étrange – si elle ne les connaissait pas si mal, elle aurait tout simplement pensé qu'elles mentaient, et pas brillamment, qui plus est.

– Bon, avant que je ne m'en aille, ça ne te dérangerait pas d'aller visiter la maison, Al ? J'ai quelques mots à dire à tes tantes, coupa Mr Thomson.

– Euh, non, bien sûr, mentit Alycia, qui détestait les cachotteries et aurait bien aimé savoir ce que son père ne souhaitait pas dire devant elle. Je vais faire le tour du propriétaire toute seule, dit-elle en se levant, avant de quitter la pièce et de refermer la porte du salon derrière elle. Toutefois, elle n'alla pas bien loin car, curieuse d'entendre ce que son père et ses sœurs pouvaient avoir à dire et qu'elle n'était censée entendre, elle colla son oreille à la porte, attentive.

– Elle ressemble vraiment à sa mère... on reconnaît bien ses origines hyméraudiennes ! dit la voix de Mary-Flower.

– Mes origines quoi ? murmura Alycia, interdite.

– Je tiens à te remercier Kennet, d'être venu aussi souvent nous voir, Audrey et moi, durant tout ce temps. Que tu nous racontes quotidiennement ce que devenait Ellyss... je veux dire... Alycia, c'était très important pour moi. J'ai eu très peur pour elle.

– Je sais, moi aussi. J'ai craint que la conjuration n'ait pas bien fonctionné. Par ses sarcasmes, son cynisme à l'égard des inconnus, elle m'a parfois alarmé, je dois dire.

– Tu lui en as parlé ? demanda Mary-Flower avec une voix inquiète.

– Non, bien sûr, c'est tellement délicat ! Comment avoir une discussion franche avec elle si je ne peux tout lui dire ?

– Tu as bien fait. Puis, maintenant, tout ça, c’est fini. Bientôt elle sera elle-même, un être unique ! dit subitement Audrey, d’un ton théâtral.

– Oui, mais pour l’instant, contentez-vous de la traiter comme une adolescente normale.

– Mais je suis normale, je ne suis pas un monstre ! chuchota Alycia qui ne comprenait rien de ce que son père voulait dire, depuis derrière la porte.

Alors que le silence régnait dans le salon, Alycia regarda autour d’elle, en pleine réflexion : tout d’abord, pourquoi sa tante disait d’elle qu’elle était une Hyméraudienne ? Qu’est-ce que cela pouvait-il bien signifier ? Était-ce un langage secret ? Puis, il semblait que son père était venu leur rendre visite souvent, à raison d’une fois par semaine. Mais comment était-ce possible avec cette distance les séparant ? En plus, il ne lui en avait jamais parlé !

Sidérée, Alycia se demandait réellement si elle n’était pas en plein rêve éveillé, et s’apprêtait à quitter le couloir lorsqu’une longue ombre défila rapidement devant elle, dans une traînée dorée. Elle avait l’impression d’avoir vu un grand lézard ou un iguane traverser la pièce, mais c’était bien évidemment impossible, alors qu’était-ce ?

Perplexe, Alycia monta les escaliers de bois situés dans le hall, et prit le soin de ne pas les faire grincer en marchant lentement. Situé au centre de la maison, l’escalier devait probablement mener aux diverses pièces de la tourelle qu’elle avait aperçue en plein milieu du manoir, en arrivant.

Arrivée au premier étage, dont le palier était circulaire, Alycia fut tentée d’explorer la salle qui se trouvait en face de la cage d’escaliers. Sa porte de bois massif sculpté et sa poignée de cuivre piqué lui donnaient un air inquiétant, comme si cette imposante porte avait pour but de cacher quelque chose de secret. Respirant lentement, pour n’émettre aucun bruit, la jeune fille prit un luxe de précautions avant de parvenir jusqu’à l’endroit, où elle posa sa main tremblante sur la poignée, étrangement froide.

La tournant avec soin, Alycia eut besoin d’une dizaine de secondes pour ouvrir complètement le battant de la porte, qui révéla une pièce sombre. Avec une curiosité prenant le pas sur sa modération, Alycia appuya sur l’interrupteur le plus proche, et découvrit une chambre ordinaire, meublée d’un lit à baldaquins en bois, et dont le mur gauche était muni d’une grande fenêtre sur laquelle les gouttes de pluie s’écrasaient sans répit.

– Je suis trop bête. Cette maison est vieille, c’est normal que les portes des chambres le soient aussi... soupira Alycia, quittant la pièce bien plus vite qu’elle n’y était entrée, tandis qu’une boîte à bijoux en bois, posée sur une coiffeuse au coin de la salle, se métamorphosa en livre. Un épais livre

à la couverture de cuir sur lequel on pouvait lire, en dessous d'un serpent enroulé, le mot « Hodock ».

Les deux « o », semblables à des yeux clos, clignèrent pour laisser apparaître deux yeux verts et lumineux.

Arrivée au second étage, Alycia s'apprêtait à ouvrir la porte d'une salle située en haut d'un perron constitué de trois marches, lorsqu'en tournant la poignée, également de cuivre piqué par le temps, une main s'abattit sur son épaule.

Avec le calme qui la caractérisait, Alycia se retourna en cessant de respirer, avant d'échapper un profond soupir de soulagement. Ce n'était qu'un adolescent, brun et grand, dont le teint hâlé faisait ressortir les yeux verts.

– Tu es Paul, je suppose ? soupira Alycia.

– C'est moi, qu'est-ce que tu voulais faire ? demanda le garçon avec un ton qui n'exprimait sûrement pas la sympathie.

– Je voulais juste visiter, comme cet étage est le dernier de la tourelle, j'ai supposé qu'il abritait le grenier, expliqua Alycia, descendant le perron avec la nette impression que la visite de la salle devrait être remise à plus tard.

– Y'a rien d'intéressant là-dedans, que des vieux trucs poussiéreux.

– Ça c'est encore à moi de le décider, que je sache, tu ne me connais pas suffisamment pour savoir si j'aime ou non les vieux trucs poussiéreux, répliqua Alycia, décidée à ne pas se transformer en la gentille fille qu'elle n'était pas sous prétexte qu'un inconnu plus mal aimable qu'elle venait d'apparaître.

– Fais ce que tu veux je m'en moque, mais ne me dérange pas, j'ai vécu dix-sept ans sans toi, et crois bien que je regrette déjà cette époque.

– Si tu t'imagines un instant que je suis ravie d'être ici tu te trompes, mais il semblerait que la seule issue qui se présentait à moi était de venir dans l'Idaho, vivre chez mes tantes que je connais moins bien que ma dernière prof de maths ! lâcha Alycia, tandis que Paul, à l'opposé de l'attitude qu'elle aurait pu attendre de lui, se mit à pouffer silencieusement.

– Si tu savais... se contenta-t-il de murmurer, avant de quitter l'étage en disparaissant dans les escaliers.

– Si je savais quoi ? Pour quelle raison je suis ici et pas à Sanford ? Eh bien vas-y dis le moi ! Je t'écoute ! cria Alycia, profondément froissée.

On pouvait dire qu'elle était bien tombée. Ces tantes lui faisaient des mystères et disaient des choses dans son dos dès le premier jour, et à présent, c'était son cousin qui lui manifestait un caractère désagréable, à la

limite de l'animosité ! Si elle était considérée comme une ennemie ou une personne non digne de confiance par sa famille dès le premier jour, il aurait probablement été préférable qu'elle reste chez elle, car en tout cas, cela ne l'aurait pas dérangée.

Puisque Paul était parti, Alycia ne vit rien qui pouvait l'empêcher de pénétrer dans le grenier. Remontant les marches du perron, elle tenta à nouveau d'ouvrir la porte, en vain. Celle-ci était fermée à clé.

– Des vieilleries poussiéreuses ? Il semblerait en tout cas qu'elles aient suffisamment de valeur pour être enfermées dans cette salle... pensa Alycia, avec la ferme intention de retenter de pénétrer dans la pièce.

En revenant dans le salon, préoccupée par les derniers événements, la jeune fille manqua de s'affaler sur un fauteuil dans un soupir de fatigue sans remarquer ses tantes et son père qui la scrutaient silencieusement, leur visage affichant un air bienveillant. Alycia n'était pas télépathe mais elle imaginait aisément ce que ses tantes pouvaient alors penser : « Pauvre petite, elle ne sent pas encore chez elle, on va faire de notre mieux pour la mettre à l'aise ». En effet, les deux jeunes femmes semblaient bien décidées à traiter leur nièce avec plus de chaleur et moins de mystères maintenant qu'elles avaient pu s'entretenir avec leur frère. En particulier Audrey qui lui lança un sourire, à peine prononcé mais bien plus éloquent et rassurant qu'une bouche s'étirant jusqu'aux oreilles et dévoilant une vingtaine de dents. Cependant, Alycia n'eut pas l'occasion de profiter des bonnes résolutions de ses tantes sur-le-champ car son père tint à s'entretenir avec elle avant de partir.

– Bon, j'essaierai de repasser en cours d'année pour te voir, mais de toute façon ne t'en fais pas, je t'appellerai régulièrement, assura-t-il à sa fille, debout devant la porte d'entrée, avec un mélange de tristesse et de résignation.

– Ok, on fait comme ça, murmura Alycia, ne sachant trop quoi dire.

– Écoute, j'imagine bien que cette situation doit être un peu difficile pour toi, et je sais que cette année va être particulièrement nouvelle en tout point de vue, mais je te connais, tu es forte. Tout se passera bien, j'en suis sûr, annonça-t-il sur un ton si solennel qu'Alycia se demanda si elle n'avait pas manqué une information capitale.

– Oh, oui, ça devrait aller. Je veux dire... c'est pas comme si tu m'avais inscrite dans un monastère où on jeûne quatre jours sur sept, hein ? s'enquit-elle en espérant que son père confirmerait bien.

– Non, c'est sûr, reconnut son père, l'air songeur comme s'il essayait de déterminer si cela aurait été pire. Bon, enfin, je dois y aller mais sache que

je t'aime et que je penserai toujours à toi, conclut-il en la prenant dans ses bras.

– D'accord, murmura Alycia, la joue serrée contre sa poitrine, déployant de vains efforts pour réprimer une oppressante sensation d'insécurité, de danger larvé.

– Bon, à bientôt, termina Mr Thomson à l'adresse de sa fille, avant de dire au revoir à ses sœurs qui venaient de sortir du salon pour apparaître dans le couloir d'entrée.

– Bon voyage, Kennet, murmura Mary-Flower.

– Tout se passera bien, assura Audrey, tandis que Mr Thomson quittait le manoir, refermant derrière lui la lourde porte en bois du manoir.

Alycia resta encore un instant devant la porte close de la demeure si froide et peu familière, en dépit du fait qu'elle était habitée par ses tantes.

Une année entière.

Elle allait habiter cet endroit pendant un an, quoi qu'il advienne, et cette idée l'effrayait bien plus que cela n'avait pu être le cas, lorsqu'elle était encore dans le Maine, ignorant dans quel lugubre décor elle allait atterrir. Dans un soupir de résolution forcée, Alycia quitta des yeux la porte au travers de laquelle elle imaginait la silhouette de son père disparaissant dans l'obscurité de la rue, prêt à rejoindre le bus d'Heldfield. À défaut d'être amusante, cette expérience serait différente, enrichissante d'une manière ou d'une autre, songea la jeune fille, tentant de voir la situation sous un plus bel angle. De toute façon, elle n'avait pas le choix.

– Bon, tu viens m'aider à préparer le dîner ? demanda Mary-Flower à Alycia, alors que Mr Thomson était parti depuis une heure.

– Heu... ouais, pourquoi pas ? répondit Alycia d'une voix rauque. À l'évidence, sa tante n'avait jamais entendu parler du décalage horaire. L'adolescente était épuisée par sa journée de voyage, et voilà qu'elle lui demandait de faire la cuisine ! Art dans lequel elle était loin d'exceller d'ailleurs...

– Bien, alors, suis-moi, dit la jeune femme, conduisant sa nièce dans une vaste salle lumineuse aux murs peints de blanc cassé et meublés de placards, plans de travail et tables en bois assortis.

– C'est très joli... remarqua Alycia, avant de se demander si c'était bien elle qui venait de parler. La dernière fois qu'elle avait fait un compliment remontait à très longtemps.

– Bon, nous allons faire du glaenon aux épices, annonça Mary-Flower en ouvrant le réfrigérateur.

– Du quoi ? s'exclama Alycia, surprise.

– Du poulet. Excuse-moi, c’est-à-dire que... Glaenon était le nom du canari de Paul, et il caquetait comme une poule, alors depuis qu’il est mort, nous appelons tous les poulets « glaenon », expliqua la tante sans être franchement très crédible aux yeux d’Alycia.

Pendant que sa tante faisait chauffer de l’huile dans une poêle sur la gazinière, Alycia ouvrit un placard vitré, en quête d’épices. Tout ce qu’elle trouva fut un flacon contenant des herbes séchées de couleur jaune et sentant très fort la lavande.

– C’est ça les épices ? demanda-t-elle, observant avec inquiétude sa tante qui coupait la viande en dés.

– Heu, non, pas du tout ! Ça c’est... des herbes qu’Audrey a ramassées, et qu’elle utilise pour se parfumer.

– Ça sent vachement fort ! Elle veut repousser tout le monde ou quoi ? Non, ne me dis rien : elle s’en sert pour circuler rapidement dans les magasins en période de soldes ? plaisanta Alycia, en reposant le flacon à sa place.

– Non, en petite quantité, et dilué avec un autre parfum, ça sent bon, expliqua Mary-Flower, sans trop de conviction.

– D’accord, je veux bien te croire. Mais dis-moi, pourquoi coupes-tu le poulet ? Vous ne le faites pas cuire au four ?

– Au four ? répéta la tante, cessant son activité pour afficher un air interdit. On aurait dit que l’idée de cuire de la viande au four ne lui avait jamais traversé l’esprit.

– Bien, c’est comme ça que papa le prépare...

– Ah, mais ça, c’est parce qu’il ne le fait pas aux épices. Ma recette est très spéciale, elle consiste à manger des cubes de poulet avec des épices semblables en apparence à une poudre bleue, qui est légèrement piquante. Avec des légumes c’est tout simplement divin !

– Si tu le dis, je ne te contredirai pas, je suis juste surprise, c’est la première fois que j’entends parler de cette recette, avoua Alycia, tandis que Mary-Flower versait le contenu de son assiette dans la poêle, où les dés de viandes frémissaient aussitôt.

– Tu peux visiter la maison, si tu veux. C’est fini, annonça Mary-Flower à sa nièce qui ne voyait pas bien à quoi sa présence avait bien pu servir.

Alycia venait tout juste de quitter la pièce lorsqu’elle fut prise d’une quinte de toux : une épaisse fumée provenait de la cuisine. En se retournant elle fit le constat que le poulet brûlait littéralement sur le feu...

Il n’y avait pas un bruit dans la salle à manger, si ce n’était celui des mâchoires en action. Le repas était succulent, et étrangement, la viande

n'était pas carbonisée. On aurait cru qu'un traiteur avait confectionné le dîner, et pourtant, Alycia, qui avait assisté à sa préparation, pouvait affirmer que non. Elle avait même pensé un instant que c'était la première fois que sa tante avait à faire la cuisine, et qu'elle voulait l'impressionner avec une recette tout droit sortie d'un livre de gastronomie. Mais à l'évidence, ce n'était pas le cas, elle savait parfaitement ce qu'elle faisait... Subitement, Audrey, qui jusqu'à présent battait la mesure de la tête et du pied au son d'une musique inaudible, s'arrêta pour jeter un regard éloquent à sa belle-sœur. Visiblement, Mary-Flower devait dire quelque chose.

– Euh, Alycia ? commença-t-elle, posant ses couverts sur la table.

– Oui ? répondit l'appelée, avec un regard vers la poudre piquante bleu ciel qui avait été saupoudrée dans son assiette... c'était vraiment étrange.

– Il y a un certain nombre de choses que tu dois savoir, des règles, que tu devras respecter.

– Bien, d'accord.

– Alors, pour commencer, il faudra que tu nous préviennes à chaque fois que tu voudras sortir.

– Bien sûr, il n'y a pas de problème, et, je suppose que je devrais également vous dire qui je vais voir à l'extérieur ? répondit Alycia, d'un air entendu.

– Euh, oui, aussi... répondit Mary-Flower, sous le regard d'Audrey qui semblait lui reprocher de ne pas avoir songé à cela.

– Bien, mais encore ?

– Euh, tu devras nous prévenir... si... hésita Mary-Flower, en jetant de brefs coups d'œil à Audrey, comme pour lui demander de finir.

– Oui, si quoi ? répéta Alycia, impatiente et curieuse.

– S'il se passe des choses bizarres, tu devras nous en informer, termina sa tante d'une traite, tandis qu'Alycia se demandait dans quel genre de ville elle venait de mettre les pieds.

– Comment ça ? Il... il se passe des choses graves ici ? demanda-t-elle avec crainte.

– Non, non, répondit soudainement Audrey. Il ne se passe rien, ici. C'est une ville tout à fait... bien. Seulement... comment dire ?

Elle semblait chercher ses mots, non pas parce qu'elle ne trouvait pas les termes qui correspondaient à ses idées, mais plutôt parce qu'elle ne savait pas comment arranger la vérité. On aurait dit qu'elle cherchait un mensonge pour la rassurer.

– Ce qu'Audrey essaye de te dire, c'est que... tout ça, c'est nouveau pour toi, tu pourrais te perdre dans cette ville que tu ne connais pas alors...

évite juste de prendre des risques en t'égarant trop loin, reprit Mary-Flower, sous le regard abasourdi d'Audrey.

– Ok, je vais faire attention, assura Alycia, même si elle sentait bien que quelque chose clochait. Mais la ville n'a pas l'air bien grande, ça devrait aller.

– Et, euh... continua Audrey, les yeux rivés sur son verre d'eau. S'il arrive quoi que ce soit d'étrange, dis-le nous.

– Mais... comment ça : étrange ? s'enquit Alycia, à présent très intriguée.

– Je ne sais pas, on ne sait jamais. Bizarre, anormal, enfin, s'il t'arrive quelque chose qui ne te laisse pas indifférente et que tu as besoin d'en parler, tu dois savoir qu'on sera à ton écoute.

– Très bien, accepta Alycia, comprenant qu'elle n'aurait pas plus d'explications et incapable d'ignorer l'air soulagé de Mary-Flower, qui semblait estimer que le message était passé.

– Bon, je vais chercher le dessert, coupa Mary-Flower, que sa belle-sœur regardait en semblant vouloir lui dire quelque chose par télépathie, tant son regard était soutenu. Étrangement, Mary-Flower leva la tête, et la regarda comme pour lui répondre un juron. Paul, qui jusqu'à présent semblait absent et indifférent, lança un regard à sa mère avec indignation, comme pour la morigéner.

S'il y avait bien un phénomène étrange qu'Alycia aurait volontiers abordé, c'était bien celui-là, mais à l'évidence, elle devrait y réfléchir seule, puisqu'il était causé par ses uniques interlocuteurs.

– Vous faites quoi dans la vie ? demanda-t-elle, trouvant que le repas prenait l'allure d'une cérémonie solennelle.

– Moi, je travaille sur Terre, répondit Mary-Flower, avant de se mordiller la lèvre inférieure comme pour se punir d'avoir fait une bétise.

Alycia éclata de rire, car il fallait bien reconnaître que sa tante pouvait être imprévisible, et son air ennuyé était particulièrement comique. Avec difficulté, Audrey quitta son air embarrassé pour se mettre à rire nerveusement, imitée de très près par Paul qui avait davantage l'air de tousser que de rire. C'était comme s'il ne l'avait pas fait depuis tellement longtemps qu'il avait oublié comment on s'y prenait.

– Non, mais... franchement, vous faites quel métier ? reprit Alycia dans un dernier gloussement.

– Je travaille chez un antiquaire, pas loin d'ici. C'est une vieille boutique très jolie où tu auras très certainement l'occasion de venir me rendre visite...

– Ah, oui, j'essaierai. Et tu travaillais aujourd'hui ? demanda-t-elle en désignant la tenue de sa tante.

– Non, ça, c’est celle que je porte lorsque ton père vient nous rendre visite. Il déteste mes tenues habituelles, il les trouve trop extravagantes.

– Vraiment ? répondit Alycia, non pas uniquement parce qu’elle était ravie d’apprendre que le tailleur n’était pas la tenue favorite de sa tante, mais parce qu’elle se demandait comment celle-ci pouvait avoir l’habitude de porter quelque chose pour une occasion qui ne s’était officiellement produite que deux fois.

– Oui, elle a une armoire spécialement réservée à ce genre de tenues, et elle les sort à chaque fois que ton père vient, confirma Audrey d’un ton moqueur.

– C’est-à-dire chaque semaine ? demanda posément Alycia, se délectant de la soudaine pâleur du visage de ses hôtes.

– Oui, en fait, ton père et moi nous voyons souvent sur Internet, à raison d’une fois par semaine, c’est exact, répliqua Mary-Flower, retrouvant ses couleurs. Audrey lui lança l’un de ses coutumiers regards, et sa belle-sœur répondit par la pareille en adoptant un air approbateur.

– Je ne voudrais pas vous paraître impolie, mais je suis exténuée, cette journée m’a littéralement épuisée. Le décalage horaire, sûrement, s’excusa Alycia en appuyant sur ses dernières paroles.

– Oui, c’est sûr, bien, si tu veux tu peux monter te coucher, Audrey va t’aider à préparer ta chambre, répondit Mary-Flower.

Dans les escaliers, Alycia suivie d’Audrey montait les marches, et jeta un dernier coup d’œil à la salle à manger, scène d’événements étranges... Sans qu’aucun bruit ne se soit fait entendre, la table avait été débarrassée durant le laps de temps qu’il avait fallu à l’adolescente pour monter les quatre premières marches de l’escalier.

Le manoir était sans conteste l’endroit le plus suspect qu’Alycia avait jamais vu, et ses habitants en étaient les premiers responsables.

Audrey appuya sur l’interrupteur, et éclaira ainsi une pièce spacieuse, claire et dégagée, meublée d’un lit dont la tête était encastrée dans une alcôve, d’un bureau posté face à la fenêtre qui prenait toute la façade de la tourelle, et d’une armoire en bois blanc, assortie aux autres meubles.

– C’est vraiment joli, et j’aime bien les murs... le mauve est ma couleur préférée, dit Alycia, voyant très clairement comment elle pourrait personnaliser la pièce et en faire un endroit où elle se sentirait chez elle.

– Tant mieux, on a hésité à repeindre la pièce en mauve ou en violet, d’autant que ce mauve-là est particulièrement pâle... expliqua Audrey.

– Vous l’avez repeinte spécialement pour moi ? C’est vraiment sympa, ça a dû vous prendre du temps !

– Oh, non... répondit la jeune femme, en regardant le plafond comme pour calculer le temps que cela avait bien pu prendre.

– Bien, je crois que je vais me débrouiller, l'armoire c'est pour mes vêtements, le bureau, c'est pour mes affaires scolaires, et le lit... c'est pour mon petit corps fatigué et bientôt inerte ? supposa Alycia.

– Tu as tout compris, dis-moi, quelle perspicacité ! Serais-tu une experte en chambre ? répondit Audrey sur un ton moqueur, avant de regagner le pas de la porte de son pas nonchalant.

– Non, là ça ne va pas, normalement, les remarques sarcastiques avec un brin d'humour, c'est mon truc, et depuis que je suis arrivée, tout le monde se fait un plaisir de se l'approprier avec un certain talent ! reconnut Alycia, observant amicalement sa tante, avec son t-shirt trop large, ses cheveux trop sales, et son jean trop long qui était troué au niveau des semelles de ses chaussures de basket en tissu rouge râpé.

– Allez, bonne nuit, dit-elle, avant de fermer la porte.

Chapitre 2

Phénomènes anormaux et impénétrables secrets

Il faisait complètement nuit à présent, et le reflet de la lune luisait à la surface du Snake River traversant l'Idaho. Sous de gros arbres centenaires semblables à ceux qui peuplaient la ville et un unique palmier, des ombres apparaissaient, inquiétantes, dansantes, traînantes. Le vent soufflait très fort, et les branches se mouvaient en rythme, diffusant des souffles ténébreux et des râles inquiétants. Le ciel d'un bleu d'encre presque noir semblait peser sur Heldfield, la ville fantôme. C'était ainsi qu'Alycia n'avait pas tardé à la surnommer, en raison de la totale absence de monde dans ses rues en ce mois d'août. En arrivant, sous la pluie, elle n'avait vu personne, hormis ce chat, tigré et gracieux, dont elle n'était même pas sûre qu'il ne fût pas un fruit de son imagination, seul moyen dont elle disposait pour s'inventer une compagnie rassurante dans ce lieu sinistre et inquiétant.

Alycia n'arrivait pas à trouver le sommeil, et c'était bien normal. Le lieu dans lequel elle se trouvait avait dû inspirer plus d'un réalisateur de film d'horreur !

Avec le courage naissant d'une atmosphère favorable à la destruction de l'angoisse, Alycia quitta son lit, puis sa chambre, avant de se retrouver pieds nus, dans sa robe de nuit blanche, en plein milieu du second palier où le sol, glacial, semblait la geler de l'intérieur. En partant de la plante de ses pieds jusqu'au plus profond de son corps, un froid de mort l'emplit jusqu'à la doter d'un sang-froid qu'elle ne se connaissait pas. Elle avait réellement l'impression que le sang qui coulait dans ses veines était glacé.

Avançant à pas sûrs, Alycia parvint à la porte du grenier en peu de temps, et tourna la poignée qui résista. La porte, bien sûr, était toujours fermée. C'est alors que sans hésitation, des mots sortirent de sa bouche. Lents, particulièrement bien articulés, et graves.

*Toi qui me résistes,
Porte dont je n'ai point la clé,
Dévoile à présent ton entrée,
Laisse devant toi une piste*

Un déclic se fit entendre, la poignée se tourna sans aide, et la porte s'ouvrit, grinçante. Elle dévoila une poussiéreuse salle mansardée, où le plafond de bois, haut et vermoulu en bien des endroits, n'inspirait guère confiance. Au fond de la salle, une grande fenêtre opaque tant elle était couverte de poussière, laissait tout juste entrevoir le reflet de la lune, pleine et blafarde. Tirant sur le cordon métallique d'une lampe ancienne, Alycia illumina la pièce d'une vive lueur jaunâtre.

Un rocking-chair, dans un coin de la salle, semblait ne pas avoir servi depuis des décennies, avec son vieux dossier fendu et son accoudoir manquant. Il y avait également cette table de bureau ancienne, presque grise sous ses épaisseurs de poudre de temps. On y voyait encore un stylo non rebouché, comme si la dernière fois que son utilisateur s'en était servi remontait à quelques minutes, ou que celui-ci avait définitivement dû arrêter son activité d'écriture.

Malgré l'étrangeté de la façon dont Alycia était entrée dans la salle, ce n'était pas cela qui la préoccupait. La seule chose qui éveillait sa curiosité, c'était cette énorme malle de bois, au fond de la pièce, avec ses armatures de bronze, et son épaisse serrure. L'approchant sans hésitation, la jeune fille constata avec surprise que la serrure en question n'en était pas une. Ou du moins, la clé qu'elle pouvait accueillir n'avait pas une forme conventionnelle. Le panneau de la serrure était très large, plat, doré, et contrairement aux autres éléments du décor, il n'était pas poussiéreux.

Instinctivement, Alycia s'accroupit face à la malle, y posa la main, et appuya légèrement en priant pour que la malle s'ouvre. Mais aucun son ne se fit entendre. Elle dut prendre la malle par ses deux poignées pour l'ouvrir et dévoiler quelque chose de fascinant : des volutes de fumée bleue et grise, aux reflets nacrés et à l'aspect nuageux s'entrelaçaient, nageaient et dansaient dans la malle, jusqu'à ce qu'elles se regroupent pour former un visage. C'était un homme qui respirait par de longs et pénibles râles au moyen d'une bouche semblable à un infini trou noir et béant, dont les yeux vides d'expression la fixaient, petits et sans pupille, tombant sur un visage couvert de nombreuses rides.

– Ellysseia, on parle beaucoup de toi sur Mysteria... commença-t-il d'une voix terne et grinçante.

– Co... Comment est-ce po... possible ? balbutia Alycia, fascinée mais incertaine de la véracité de ce qu'elle voyait.

– Enfin, tu es là. Bientôt tu seras une Ampior, et pas des moindres... dit le vieil homme pour toute réponse, avec un rictus.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, vous êtes fou... vous n’existez même pas, tenta de se convaincre Alycia, partagée entre terreur et curiosité.

– Tu es une Theames, tu es digne de confiance, alors accède au passage des Ampiors...

– Je m’appelle Alycia Thomson, je ne vous connais pas, et vous me connaissez encore moins ! cria Alycia sans se soucier du bruit qu’elle faisait, et claqua la malle avant de s’en éloigner avec empressement.

À peine eut-elle ouvert la porte, qu’une ombre se dessina dans l’entrée. C’était une femme, qui sortait de la pénombre en faisant un pas en avant dans le grenier.

– Tante Flo, dit Alycia, dans un souffle de stupeur et de soulagement.

– Tu n’aurais pas dû pénétrer dans cette salle, et je ne sais pas comment tu t’y es pris, mais cela ne fait rien, répondit la jeune femme, qui ferma les yeux, en posant sa main droite sur le front de sa nièce tandis que l’autre agrippait fermement un pendentif semblable à un minuscule bâton fait de tiges d’or entrecroisées, et au milieu duquel on voyait, dans une barre de verre de même dimension, une fumée orangée se dispersant au centre.

Sans savoir pourquoi, Alycia sentit ses paupières lourdes, et la fatigue la gagner. Très vite, elle fut saisie d’une léthargie qui la plongea dans des rêves impénétrables.

Mary-Flower Thomson venait de regagner sa chambre. Elle avait éteint la lumière du grenier, fermé la porte à clé, et rangé son pendentif sous sa robe de nuit.

Le manoir était endormi, et pourtant, au fond de la malle, le visage avait disparu pour laisser place à un rideau transparent, au-dessus duquel on pouvait voir quelques traces poudreuses de couleur blanche et rose. En se rapprochant de ce film, on distinguait le reflet d’une maison, semblable au manoir. On ne la voyait pas très clairement, un peu comme dans ces boules de cristal qui ne montrent qu’un endroit bien précis, tandis que le reste n’est que mystère. Les seuls éléments qu’on pouvait distinguer autour étaient un manoir voisin, et de nombreux arbres massifs. Il faisait nuit et venteux, et sur une pancarte, dans des lettres inconnues, on pouvait traduire *Liffuen*.

Alycia se réveilla le lendemain avec un affreux mal de crâne. Elle avait l’impression de s’être endormie aussitôt après avoir posé la tête sur son oreiller, ou d’avoir reçu un coup de gourdin sur le crâne pour l’y aider.

Avec difficulté, elle s'extirpa de ses draps et se rendit dans la salle de bain. C'était une pièce d'assez petite étendue où l'on trouvait un lavabo avec un meuble au-dessus et au-dessous, et une douche. Curieuse, Alycia ouvrit les placards, en quête de quelque chose de suspect. Ce à quoi elle avait eu droit depuis qu'elle était arrivée au manoir jusqu'à se qu'elle se couche avait constitué une succession d'évènements troublants, et comme à la recherche d'explications, la jeune fille fouillait méthodiquement les meubles. À son plus grand regret, la théorie pessimiste selon laquelle c'est toujours lorsque l'on cherche quelque chose qu'on ne le trouve pas, se révéla confirmée. Déçue, Alycia entreprit une toilette au terme de laquelle elle quitta la salle de bain vêtue comme à l'accoutumée de l'un de ses nombreux sweaters en coton ainsi que d'un jean usé aux genoux.

Arrivée au rez-de-chaussée, la première personne qu'Alycia croisa fut sa tante Audrey, avec qui elle échangea quelques banalités avant de tomber sur...

– Paul, constata Alycia, ce qui fit office de bonjour à l'adresse de son cousin.

– Bien dormi ? demanda celui-ci avec le ton qu'emploient les personnes qui ont énormément de difficultés à respecter les convenances, trop futiles pour eux.

– À t'entendre il semblerait que cela soit le cadet de tes soucis. Cependant, sache que oui, j'ai bien dormi.

– Ce n'est pas qu'il s'agisse du cadet de mes soucis, mais plutôt que je connais déjà la réponse. Vu le bruit que tu as fait, je suppose que pour toi, passer une bonne nuit, c'est empêcher les autres de faire de même.

– Si tu insinues que j'ai ronflé, je ne pourrai pas te contredire puisqu'à ce moment-là je dormais, alors, je me contenterai de te remercier. Merci, Paul, et à plus tard ! conclut Alycia, qui en l'espace de quelques secondes était passée de la mauvaise humeur à l'humeur massacranche.

– Para eblou. Efficace, à l'évidence, murmura Paul avec un sourire, avant de disparaître dans les escaliers.

Sous la demande d'Audrey, Alycia alla chercher le courrier. La boîte aux lettres étant, comme toutes les boîtes aux lettres, à la limite séparant la propriété du trottoir, celle-ci dut arpenter la longue allée de graviers menant à l'entrée avant d'y parvenir.

Des lettres administratives, des prospectus de divers magasins... le courrier des Thomson n'avait rien de très intéressant, pensa Alycia, qui inconsciemment avait espéré quelque chose comme une lettre du conseil des phénomènes étranges de Heldfield.

Fixant le ciel gris, voilé de nuages sombres avec pessimisme et consternation, Alycia redoutait la pluie qui semblait proche et fouillait dans ses souvenirs. Son mal de crâne, la complète absence du moindre souvenir de la nuit passée, son projet de visiter le grenier finalement abandonné... tout cela lui paraissait étrange. Puis, il y avait ce rêve, qu'elle avait fait, et dans lequel elle voyait ce visage ridé, avec cette bouche béante, ces yeux vides d'expression... il la connaissait, elle en était sûre, et ce, même s'il ne l'avait pas appelée par son prénom, ni par son véritable nom.

Les yeux rivés sur un nuage immobile et foncé, Alycia était très troublée. En si peu de temps, il s'était passé tellement de choses... Quand elle pensait que la veille, elle était encore tranquillement chez elle, sans se douter que dès le soir, sa tante lui demanderait de lui signaler si elle voyait quelque chose de bizarre. Et oui, elle en avait vu des choses bizarres, mais elle était certaine que sa tante ne lui apporterait pas d'explications convaincantes.

– C'est fascinant, hein ? lui dit un garçon, sur le trottoir, avec un sourire en direction d'Alycia.

– Je... je pensais à autre chose, ce n'était pas le ciel qui me préoccupait, expliqua Alycia, rebaisant le menton.

– Ah, je suis rassuré, je pensais que tu voulais entrer en communication avec lui et lui demander de ne pas pleuvoir sur Heldfield, par télépathie.

– C'est très drôle. Vraiment spirituel, lâcha Alycia d'un ton cassant, quittant le trottoir pour se réfugier dans le jardin. Tous les garçons de la ville étaient-ils donc des crétins ? se demanda-t-elle en regagnant la maison à vive allure.

Déposant le courrier sur une console dans l'entrée, et s'essuyant les pieds avec empressement sur le paillason, Alycia était agacée au plus au point. Mais si elle l'était, c'était justement parce qu'elle ne comprenait pas ce qui l'énervait ainsi.

– Non, ce garçon ne me plaît pas. Alors, forcément, je m'en contrefiche qu'il me prenne pour une abrutie qui fixe bêtement le ciel, et encore plus qu'il croie que je suis une hystérique qui s'emporte pour un rien, tenta de se convaincre Alycia, en vain.

– Tu parles toute seule régulièrement, ou juste quand tu es énervée ? demanda Audrey qui sortait de la cuisine.

– Je... juste quand je suis énervée, répondit calmement Alycia, qui songea qu'il était inutile de mettre le feu aux poudres.

– Qu'est-ce qui se passe, on dirait que ça ne va pas ?

– Non, c'est rien, je me disais juste qu'il faisait... très moche, dehors.

– Non, je reformule ma question : qui est ce garçon ? J’ai entendu ton monologue.

– Ah... C’est... un garçon que j’ai vu dans la rue et qui ne m’intéresse pas.

– Il est comment ?

– Euh, grand, les cheveux châains en bataille, il fait skateur sur les bords...

– Ah, autrement dit, tu t’intéresses à lui, sinon tu n’aurais pas remarqué tout ça.

– Je suis observatrice, pas besoin de le trouver beau pour remarquer ce genre de choses... justifia Alycia, qui commençait à rougir : à présent elle avait l’impression de ressembler, ne serait-ce que vaguement, à ces jeunes filles pathétiques qui entraient en transe à la vue du garçon qui leur plaisait.

– Si tu le dis. Enfin, sache que c’est ton voisin, désormais.

– Quoi ?

– Oui, il habite juste sur notre droite, et il a ton âge. Tu vois, c’est génial, vous allez pouvoir faire connaissance.

– Ça m’étonnerait, il est débile et je le lui ai fait comprendre...

– Dis, tu ne serais pas asociale, toi, par hasard ? s’enquit Audrey, avec un faux air d’inquiétude.

– Non, ce n’est pas ça, disons plutôt que je suis solitaire, et que l’un des meilleurs moyens de le rester, c’est encore de faire comme si j’étais un chien féroce réincarné en humain.

– Jolie métaphore, mais cela n’explique rien : pourquoi refuses-tu de la compagnie si celle-ci a de fortes chances d’être agréable ?

– Bien, parce que je n’en ai pas l’habitude, voilà. Maintenant excuse-moi mais j’aimerais passer à autre chose, en plus, j’ai un tas de trucs à faire...

– De quel genre ?

– Du genre, trop long à expliquer, termina Alycia, lassée par la perspicacité de sa tante qui comprenait toujours ce qu’elle pensait.

En réalité, Alycia n’avait rien de spécial à faire, et sans les longues discussions avec Audrey qui était pour elle plus une amie qu’une tante, et sans Paul qui régulièrement lui donnait l’occasion de s’adonner aux joies de la joute verbale, l’adolescente aurait passé une fin de mois d’août plus que lamentable. C’est ainsi que, sous un temps déplorable qui n’avait aucun rapport avec celui qu’on connaissait au mois d’août dans cet État où les incendies faisaient fréquemment rage, Alycia passa le reste de ses vacances à Heldfield, sans qu’aucun élément étrange notable ne fasse son apparition.

C'était une nuit comme beaucoup d'autres à Heldfield. La rentrée scolaire était prévue pour la semaine suivante, et Alycia n'avait encore rien préparé, ni nouvelle garde-robe, ni nouvelles fournitures, ni... rien. Mais tout ce qui la préoccupait était de se balader dans la sombre ville baignant dans les nuages et parfois la pluie, et de se retrouver seule, sans Paul, sans son voisin, sans ses tantes, sans personne. C'était une chose, autrefois très simple, qui était à présent extrêmement rare.

À l'étage, dans la chambre mauve d'Alycia, tout était paisible. La jeune fille qui dormait à poings fermés, n'avait pas remarqué que les symboles gravés sur le flanc de son pendentif avaient pris une teinte rougeâtre et flamboyante, et que ses yeux, sous ses paupières closes, avaient été, durant un millième de seconde, d'un rouge éclatant.

Depuis quelques jours, il y avait une légère éclaircie sur Heldfield, et ce fut sous un soleil voilé de nuages que la journée commença. Lassée de passer ses journées au manoir, Alycia avait volontiers accepté l'offre de sa tante qui lui avait proposé de se rendre à son travail durant une journée. Elle avait fait preuve d'un tel enthousiasme à l'idée que sa nièce voie le lieu de son travail, et manifesté tant de fierté à l'évocation de ce en quoi il consistait, qu'Alycia n'avait pu ne serait-ce qu'envisager qu'elle regretterait cet assentiment.

La journée avait bien commencé : l'adolescente n'avait pas croisé Paul une seule fois, la pluie ne s'était pas encore abattue sur la ville déserte, et aucun élément étrange n'avait fait surface.

À bord de la vieille voiture bleue grise de sa tante, Alycia regardait le paysage qui défilait avec un certain émerveillement. Elle découvrit pour la première fois l'aspect urbain de Heldfield, avec ses vastes rues parallèles, bordées de bâtiments à l'architecture simple, si bien que même en ville on se sentait encore proche de la nature. Il ne faisait aucun doute que sous un temps meilleur, la ville aurait été particulièrement charmante. Cette pensée fut d'ailleurs renforcée lorsqu'en s'engageant dans l'avenue où travaillait Mary-Flower, Alycia aperçut, entre quelques massifs floraux, un palmier qui semblait lui-même se demander quelle était la raison de sa présence sous ce ciel gris perle. La vue du parc municipal, de la superficie d'un pâté de maison et dont les barreaux noirs de la clôture révélaient de longues étendues de verdure ainsi qu'un point d'eau inanimé fut aussi interprétée par la jeune fille comme la preuve qu'il avait déjà fait beau en cet endroit.

– C'est ici, annonça finalement Mary-Flower en se garant en face de la boutique.

Situé en rez-de-chaussée d'un immeuble ancien, le magasin de M-F Thomson avait l'air de bénéficier d'un certain prestige. Sur la devanture

parfaitement nettoyée, s'étalaient en grosses lettres dorées les mots « Cook & Smith Antiquités », ce qui n'offrait pas la possibilité d'en voir l'intérieur.

À peine sortie du véhicule, une bourrasque d'air frais décoiffa Alycia qui ne se posait plus la question, depuis plusieurs jours, de savoir pour quelle raison le temps était si peu saisonnier. Devancée par sa tante qui ouvrit la porte au moyen d'une longue clé argentée, Alycia leva la tête en passant la porte, regardant distraitemment un carillon suspendu au-dessus de la porte. Il représentait une petite sorcière sur son balai, au bout duquel tintaient des clochettes.

La pièce était assez sombre, malgré la propreté des vitres, et le parquet de bois foncé parfaitement ciré renforçait cette semi-pénombre. Sur le mur de gauche, une grande étagère de bois présentait une multitude de livres plus épais et plus anciens les uns que les autres. Avec leur reliure de cuir et leurs tranches dorées, la valeur matérielle de ces ouvrages devait être inestimable, sans compter leur contenu. À l'autre extrémité de la pièce, trois présentoirs de bois vernis, habilement sculptés, exposaient respectivement sous une vitrine rectangulaire, des bijoux, des statuettes et des boîtes musicales. Au centre de la pièce était déroulé un long tapis de velours pourpre, qui menait à un escalier de bois, à côté duquel était postée, contre un mur, une série de cinq horloges de bois massif, et en face desquelles on voyait, sur le mur opposé, un bureau recouvert de classeurs et de chemises. Ce fut à cet endroit que s'installa Mary-Flower, qui l'air confus s'empressa de replacer les nombreux documents dans les tiroirs.

– Tu es seule à travailler ici ? demanda Alycia, parcourant la salle du regard, comme à la recherche d'un employé caché sous un étalage ou derrière une bibliothèque.

– Non, la boutique est très importante, ce n'est pas un simple magasin d'antiquités de quartier. Des gens viennent parfois de Boise pour nous acheter des articles.

– Boise, la capitale de cet État, marmonna Alycia, les yeux rivés sur le sol.

– Il y a deux étages, à ce bâtiment. Chacun est sous la responsabilité de trois employés, dont l'un s'occupe essentiellement du ménage et de l'organisation des parties.

– Tu travailles avec qui, toi ? coupa Alycia avec une brusquerie qu'elle ne se connaissait pas.

– Avec un jeune garçon, Peter, répondit posément sa tante, qui s'installa à son bureau, mit ses lunettes et commença à cocher une liste en jetant de temps à autre de brefs coups d'œil à la salle.

– Il a quel âge, exactement ? continua Alycia avec un intérêt qu'elle n'aurait su expliquer.

– Il a mon âge, et maintenant, si tu veux bien, je te demanderai de t'intéresser davantage à mon métier en tant que tel...

– D'accord, mais juste une chose : pourquoi parles-tu de lui comme d'un garçon de la vingtaine tout au plus ? À t'entendre parler, j'ai l'impression que tu t'estimes être déjà bien vieille.

– Non, ce n'est pas du tout ça, disons juste que le fait d'être, à trente-cinq ans, mère d'un jeune garçon de dix-sept ans, fait de moi une femme plus mature que la majeure partie des personnes de mon âge, expliqua Mary-Flower, avec une pointe d'amertume.

– Tu l'as eu à dix-huit ans... tu réalises que c'est l'âge qu'il aura bientôt ?

– Mmm, je sais, répondit-elle avec l'empressement de quelqu'un qui estime avoir suffisamment parlé.

– Bon, alors, je vais faire un tour... conclut Alycia, qui s'engagea aussitôt dans les escaliers.

L'étage supérieur était bien mieux éclairé que le rez-de-chaussée, sûrement parce que les fenêtres n'étaient ni glacées, ni couvertes d'inscriptions. La salle semblait entièrement consacrée aux meubles anciens et à divers portraits. Au fond de la pièce, une table semblable à celle de sa tante semblait tenir office de bureau, et personne n'était assis derrière. Sans demander plus d'encouragements, Alycia s'empressa donc de fouiller les tiroirs des vieilles consoles, d'ouvrir les couvercles des malles de cuir et de bois, et resta finalement intriguée, à la vue du portrait d'un homme. En réalité, ce qui l'intrigua en premier lieu était la tenture qui avait été posée dessus, et qu'elle n'avait pas tardé à soulever. Quel était l'intérêt de cacher un portrait dans une boutique d'antiquités ? En fait, Alycia en avait une vague idée. L'homme en question était très inquiétant. D'une grande beauté, il affichait cependant un air sombre, obscur... il était aussi captivant qu'inquiétant, séduisant que ténébreux, et le plus troublant, c'était que rien ne pouvait l'expliquer. Pas ses cheveux d'un blond éclatant plus que ses grands yeux bleus, au travers desquels Alycia sembla pourtant voir un éclat dévastateur, particulièrement mauvais, démoniaque. Avec une peur incontrôlable, Alycia rabaisa la tenture et, haletante, tenta de se raisonner, en vain : cette lueur rouge sang et onyx, elle l'avait bien vue, au plus profond de ses pupilles... et ce visage angélique ou transparaissait pourtant l'expression d'une cruauté, d'une malfaisance innée, elle l'avait bien ressentie... et pourtant, tout cela n'était que pure subjectivité, car aucun de ces traits de caractère n'était clairement affiché sur le portrait.

Quoi que si celui-ci n'avait rien comporté d'étrange, il n'eût pas été couvert...

Alycia redescendit les escaliers, perturbée. Il lui était arrivé tellement de choses suspectes en si peu de temps... et pourtant, elle ne voulait pas en parler, comme si elle était persuadée que cela ne changerait absolument rien, et qu'au contraire, on essaierait de lui faire croire qu'elle avait exagéré des faits insignifiants. Mais elle était persuadée du contraire, pour elle il ne faisait aucun doute que le portrait n'avait rien d'innocent, à l'instar du grenier du manoir.

Presque arrivée en bas, Alycia fut alors prise d'une vive douleur aux yeux. Ils la brûlaient, semblaient être en feu. Pressant les mains dessus, elle tenta de faire disparaître la douleur, mais celle-ci persistait, cuisante, implacable. C'était comme si une chaleur intense menaçait de les faire exploser. Pleurant des larmes de douleur qui ne faisaient qu'accroître son mal, Alycia crut qu'elle ne reverrait jamais plus la lumière.

– Tout va bien, c'est bon, tu peux ouvrir les yeux... murmura la tante d'Alycia, penchée au-dessus de son visage.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Alycia, observant d'une vision trouble ce qui l'entourait. Elle était toujours dans la boutique, mais sa tante l'avait installée sur une chaise ancienne.

– Tu t'es tordue de douleur dans les escaliers, et tu frottais tes yeux. Alors je t'ai donné une infusion qui t'a calmée, puis tu t'es endormie.

– C'était horrible, j'avais l'impression que mes yeux étaient en contact avec une chaleur intense, comme si... comme si un fer chauffé à blanc était juste à un millimètre d'eux, en train d'essayer de les atteindre.

– Je ne sais pas ce qui peut l'expliquer, mais si quoi que ce soit d'étrange t'arrive... dans ce cas-là il faut que tu me promettes de m'en parler.

– D'accord. Je le ferai, assura Alycia, qui peu à peu commençait à y voir plus clair. Ses yeux ne la faisaient plus du tout souffrir, et à présent elle se sentait beaucoup mieux, elle avait l'impression d'avoir repris des forces. En fait... elle avait l'impression d'être différente, d'avoir changé, sans pouvoir dire en quoi exactement.

Il était à peine midi, et déjà Alycia s'ennuyait profondément à la boutique. En cette fin de vacances, personne n'avait eu l'idée de faire des achats chez un antiquaire à Heldfield, et l'endroit était désert. Ranger dans l'ordre alphabétique les ouvrages anciens et poussiéreux du rez-de-chaussée, lustrer les meubles de bois du premier étage, et classer les inventaires des différentes parties du magasin, il en aurait fallu un peu plus pour rendre heureuse Alycia, qui, bien que certaine qu'en période estivale

le métier de sa tante était plus attrayant, ne pouvait s'empêcher de lutter pour ne pas s'écrouler sur le premier fauteuil ou semblant de chaise qu'elle rencontrait. Avec toute la diplomatie dont elle était capable, elle alla donc voir Mary-Flower qui bâillait ostensiblement depuis des heures, derrière son bureau croulant sous les dossiers, les classeurs, les chemises et les piles de lettres administratives, pour lui expliquer qu'elle ne tenait plus à rester. Avec compréhension, sa tante accepta, laissant sa nièce s'en aller dans le froid de la ville.

En chemin, Alycia observa le paysage avec intérêt. Non seulement parce qu'elle le trouvait particulièrement dépaysant de celui qu'elle avait pu observer depuis qu'elle était arrivée à Heldfield, mais aussi et surtout parce qu'elle était à l'affût de la moindre personne avec qui elle pourrait faire connaissance. Il était vrai qu'elle n'était pas d'un tempérament très sociable, mais force était de reconnaître qu'après avoir passé plusieurs semaines sans voir personne d'autre en dehors de sa famille que son crétin de voisin, faire la rencontre de quelqu'un de son âge, d'un petit garçon de maternelle ou même d'une gentille grand-mère aurait été la bienvenue. Mais la seule chose qu'elle aperçut jusqu'à ce qu'elle arrive dans l'avenue du manoir de ses tantes, ce fut un petit chaton tigré très farouche, qui menaçait de griffer à chaque fois qu'elle tentait de s'en approcher. C'est alors qu'elle s'apprêtait à traverser la route pour parcourir la dizaine de mètres qui la séparait du manoir, que le chaton, dans un dangereux élan d'inconscience, s'élança sur la route, au moment même où une voiture passait. Sans même savoir comment ni pourquoi, Alycia se figea sur le trottoir, et commença à murmurer d'une voix grave :

*Temps qui file inexorablement,
Stoppe ta course un instant,
Sauve la vie d'un innocent*

Aussitôt la voiture s'arrêta en silence, sans avoir freiné. Une feuille tombant d'un arbre resta en suspension un mètre au-dessus du sol, totalement immobile, sans un frémissement. Il n'y eut plus un souffle de vent. Le temps était figé. Sans demander son reste, le chaton, qui, tout comme sa responsable, n'était pas sous l'emprise de l'étrange évènement, s'en alla pour disparaître au coin d'une rue. À peine le bout de sa queue eut-il été complètement éclipsé que la voiture avait déjà parcouru trois bons mètres, que la feuille d'arbre était par terre et que le vent soufflait de plus belle.

Choquée, Alycia resta une quinzaine de minutes debout sur le trottoir, se repassant le film des évènements derniers, avant qu'une femme âgée ne passe devant elle, lui lançant un regard éloquent. Ne voulant pas passer

pour une folle auprès des rares personnes qu'elle aurait rencontrées durant ses vacances à Heldfield, Alycia s'empressa de rentrer chez elle, ou Audrey semblait l'attendre.

– Déjà rentrée ? Tu trouvais le boulot trop mortifiant ? demanda-t-elle, tout en se faisant un chignon avec un luxe d'attentions pour que celui paraisse extrêmement négligé.

– Oui, on peut dire ça... mais je pense que c'est uniquement dû à l'absence de vie dans la ville, répondit Alycia, sans réfléchir à ce qu'elle disait. Ses pensées étaient uniquement concentrées sur ce qui venait de lui arriver.

– Dis, ça va ? interrogea Audrey, la regardant d'un air inquiet.

– Oui... murmura Alycia, pensive.

– Il ne t'est rien arrivé de bizarre ? continua-t-elle avec avidité.

– Heu, non, rien, je suis juste un peu fatiguée, si tu permets je vais faire un tour là-haut, se ravisa Alycia, qui avait été sur le point de tout lui raconter, de l'étrange portrait de la boutique de sa tante jusqu'au sauvetage peu commun du chaton.

Montant les escaliers suffisamment vite pour disparaître du champ de vision de sa tante qui la regardait avec curiosité, Alycia parvint bien vite en haut de la tourelle, où elle resta encore une fois immobile, songeuse. C'est alors que Paul sortit du grenier, la seule salle autre que la chambre d'Alycia à cet étage. Il paraissait particulièrement gêné, et s'époussetait discrètement, alors que d'ostensibles traces de poudre blanche maculaient ses vêtements.

– Eh bien, tu avais envie de te balader entre les vieilleries sans intérêt du grenier ? Histoire de te changer les idées ? questionna Alycia, jubilant devant l'air confus de son cousin.

– J'étais juste allé récupérer une vieille photo de classe pour la montrer à un ami, justifia-t-il, avouant sa culpabilité.

– Ah oui, laquelle ? Celle de Casper le fantôme et de ses camarades invisibles ? demanda Alycia en regardant les mains vides de Paul.

– Je ne l'ai pas retrouvée. Et maintenant si tu veux bien, j'aimerais ne pas perdre plus de temps à te parler de choses qui ne te regardent absolument pas.

– Désolée de m'être immiscée dans ta vie privée en te demandant ce que tu faisais dans le grenier...

– Tu te crois maligne, hein, et pourtant tu ne sais rien, s'emporta-t-il soudain, prenant d'une main un pendentif, et dirigeant la paume de l'autre en direction d'Alycia.

*Que les éléments marquants,
de ces dernières vingt-quatre heures,
Se perdent dans le néant,
quittent à jamais son cœur.*

Et avant même qu'Alycia ait pu se demander de nouveau la présence de son cousin à l'étage, celui-ci enchaîna :

*Temps qui file inexorablement,
stoppe ta course un instant,
laisse-moi juste le temps,
de lui ôter tous tourments.*

Alors qu'Alycia, l'air intrigué et la bouche ouverte, restait figée à l'étage, Paul s'empressa de quitter les lieux pour débloquer Alycia, qui aurait juré avoir vu son cousin, quelques secondes plus tôt.

« Ma pauvre, à force de craindre de le croiser, tu finis par le voir partout », pensa-t-elle, secouant la tête d'un air sidéré en regagnant sa chambre.

Au rez-de-chaussée, Mary-Flower faisait la cuisine tandis que sa belle-sœur la rejoignit. Dans une grande marmite en fonte elle mélangeait des herbes à des huiles colorées et odorantes contenues dans de longues bouteilles et de petites fioles.

– Potion de contrôle ? demanda Audrey, qui regardait le liquide bleuté au fond de la marmite.

– Non, breuvage de contrôle, quand vas-tu donc cesser de confondre, Aud ? répondit la jeune femme d'un ton indulgent.

– Ce n'est pas facile et en liquems, je n'ai jamais été très brillante au lycée, tu le sais bien.

– Pourtant, tu devras être au point là-dessus si tu veux être acceptée à la faculté de Proente.

– Je sais, je révise figure-toi, mais avec Al, ce n'est pas facile, il faut toujours que je m'assure qu'elle n'est pas dans les parages lorsque je dois utiliser le passage du grenier. Depuis que tu as eu à utiliser Para ebloe, je me dis que ça serait ennuyeux si je devais recommencer, je ne veux pas trop l'affaiblir...

– Oui, mais il ne faut pas qu'elle apprenne qu'elle est une Ampior avant l'heure.

– Je sais, moi non plus je ne tiens pas à passer pour une folle et à causer sa fugue, mais tu sais, je me demande si... ces douleurs qu'elle a eues tout à l'heure, à la boutique...

– Oui, eh bien ? demanda Mrs Thomson, cessant son activité pour lancer un regard intéressé à sa belle-sœur.

– Ne crois-tu pas qu’elles soient annonciatrices de la date d’expiration de la conjuration d’Ellyseia ?

– Elle n’a pas fait usage de pouvoirs devant moi, mais... c’est vrai, moi aussi j’y ai pensé, et peut-être que... tu as peut-être raison, c’est vrai, reconnut Mary-Flower d’un ton ennuyé.

– Alors, que fait-on ?

– Ce soir, je vais la tester, on verra bien, termina Mary-Flower alors qu’un épais nuage de vapeur d’eau jaillit de la marmite.

– Bon, il faut que je retourne à la boutique. Pendant ce temps, remplis une quinzaine de fioles, et conserve-les dans le placard à réserves.

– Ici ?

– Bien sûr que non, Alycia pourrait les trouver. À Liffuen, répondit Mary-Flower, avant de disparaître dans un tourbillon d’étincelles vertes qui disparurent bientôt.

– J’ai dû utiliser Para ebloe et Huemaen figis, elle m’a vu sortir du grenier, dit Paul qui venait de descendre des escaliers.

– Il fallait lui mentir, enfin, Paul, ce n’est pas un jouet ! s’exclama Audrey, qui versa malencontreusement du liquide bleuté à côté d’une fiole, avec une pipette.

– Ce n’était pas par plaisir, que j’ai fait ça, mais il le fallait. Je n’ai pas l’habitude de devoir me justifier, alors j’ai menti mais c’était loin d’être convaincant.

–... Audrey fixa la tache bleue un millième de seconde avant que celle-ci ne disparaisse, puis releva la tête en direction de Paul. Et pourquoi étais-tu là-bas ? demanda-t-elle sur un ton de reproche.

– J’avais entraîné, tu sais que depuis quelques jours je suis attaquant *et* contreur ?

– C’est vrai.

– Eh bien, Marc Foster et Lest Padd ont simulé une GP pour que je puisse montrer ce que je savais faire.

– Marc Foster, ce gentil Américain...

– Son père est américain, et il est né sur Mysteria, il faudrait vraiment que tu reconnaises que les Tampiors sont aussi valables que les Ampiors...

– Je trouve juste ça un peu nul que ça soit lui le chef d’équipe, Lest Padd est tout aussi doué.

– Oui, mais il est plus jeune. Bon, enfin, c’était juste pour te prévenir.

– Bien, je le dirai à ta mère.

Alycia accrochait un poster qui représentait la mer Jaune où se reflétaient mille reflets flamboyants du soleil couchant, avec en arrière-plan la silhouette noire et imposante d'une pagode. Avec un soupir, la jeune fille s'apprêtait à descendre de la chaise sur laquelle elle croyait être montée pour fixer l'affiche, lorsqu'elle s'aperçut que tout son corps était en suspension dans l'air, comme supporté par une masse invisible. Avec un cri de surprise et de peur, elle s'écroula sur le parquet, confuse.

En se relevant elle vit quelque chose par la fenêtre. Dehors, un chaton traversa la route et il lui semblait familier. En fait elle était certaine de l'avoir déjà vu, il l'avait particulièrement marquée... et quelque chose d'effrayant accompagnait ce souvenir, si flou qu'il avait tout d'un rêve. Plongée dans cette même confusion, cette même perplexité qu'elle éprouvait encore à présent, après s'être trouvée à léviter sans s'en rendre compte, Alycia détourna le regard. Le manoir était bizarre, et la famille qui l'habitait aussi. La ville d'Heldfield elle-même était un endroit étrange. Tout ce qui s'y passait était anormal, et ça, Alycia pouvait l'affirmer car jusqu'alors, elle avait mené une existence des plus communes, d'une platitude presque affligeante.

« Il y a ce chaton, qui me paraît étrange. Le grenier, aussi... puis la discussion du premier soir, lorsque je suis arrivée. Mes tantes ont dit des choses incohérentes. À présent, je lévite. Mmm... Peut-être que non, peut-être que je ne léviciais pas... peut-être que j'ai cru, ou que j'ai eu une hallucination parce que je suis fatiguée... » pensa Alycia, qui ne pouvait éteindre en elle cette petite voix réfléchie qui lui disait que ces arguments étaient vraiment grotesques, qu'elle n'avait pas plus rêvé qu'halluciné, et que toutes ses suspicions étaient bien fondées, même si rien n'était concret en dehors de cette fameuse lévitation et de la douleur qu'elle ressentait à sa cheville depuis qu'elle était tombée.

Essayant tant bien que mal de se changer les idées, Alycia passa la soirée à retirer les mauvaises herbes de la bordure qui entourait la propriété des Thomson. Autrefois, elle aurait considéré le jardinage comme le modèle type d'une lamentable perte de temps pour une jeune fille de son âge, mais à présent, c'était la seule chose qui lui vidait l'esprit. Avec ses plantes tenaces qui résistaient en enfonçant leurs racines profondément dans la terre, sa seule préoccupation était d'en venir à bout, et non pas d'expliquer pourquoi tout était tellement inquiétant, suspect, étrange ou agaçant, dans cette ville... un peu comme Paul, ou...

– Alex ! s'exclama Alycia en se maudissant aussitôt d'avoir prononcé le prénom du jeune homme qui passait le portail de sa propre maison en compagnie d'une jeune fille.

– Oh, salut... Jen, je te présente euh... ma voisine. Je ne sais pas comment elle s'appelle, la seule et unique fois que je lui ai parlé je n'ai tiré d'elle qu'un sarcasme plutôt cinglant... et chère voisine, je te présente Jen, ma petite amie. Elle habite Heldfield, elle aussi, expliqua l'adolescent en fixant alternativement Alycia puis sa petite amie aux longs cheveux lisses et auburn avec l'air de quelqu'un qui n'est pas dans son élément.

– Moi, c'est Alycia. Si je connais ton prénom c'est parce que ma tante me l'a donné et... au risque de te paraître encore une fois patibulaire, savoir qui tu fréquentes m'est complètement égal, répondit Alycia d'un ton cassant, avant de retourner dans le jardin en claquant le portail bruyamment.

Cette fois-ci, Alycia n'éprouvait aucun regret à avoir été désagréable avec Alex. Il prenait toujours l'air hautain de ceux qui ne doutent pas un instant de leur charme irrésistible, et c'était typiquement le genre d'attitude qu'elle ne pouvait pas supporter, alors s'il la trouvait antipathique et refusait désormais de lui parler, c'était tant mieux.

La nuit venait de tomber. Dans la rue que pouvait observer Alycia à travers la grande fenêtre de sa chambre, tout était noir, et l'habituel vent froid qui balayait les trottoirs faisait frémir les feuilles et les branches des arbres. On aurait dit de grands êtres squelettiques aux membres décharnés, se mouvant au moindre souffle de vent. Alycia ferma les rideaux de sa chambre avec soulagement. Ce spectacle lugubre lui était particulièrement pénible, et chaque soir elle le supportait avec difficulté. Éteignant la petite lampe de bureau qui l'éclairait faiblement, l'adolescente quitta sa chambre pour rejoindre Audrey et Paul dans la salle à manger. Sur son plan de travail, dans une obscurité totale, on distinguait un dessin. Il représentait une malle ouverte dans laquelle de volutes de fumée colorée tourbillonnaient, dansaient, se mouvaient avec grâce... cette même malle qui siégeait dans le grenier, et au fond de laquelle au même moment, on pouvait distinguer un manoir, celui des Thomson, quoi que... une pancarte située quelques mètres devant indiquait le nom d'une ville autre qu'Heldfield : Liffuen.

Chapitre 3

Ville bizarre, habitants bizarres

Lorsqu'Alycia arriva au rez-de-chaussée de la maison, dans le hall d'entrée, une subite et profonde douleur transperça ses yeux. C'était comme un concentré d'un millième de seconde de ce qu'elle avait ressenti le matin même, à la boutique. Cependant, ce souvenir avait quitté son esprit, et cette douleur lui paraissait à peine familière.

Aussi elle l'oublia bien vite, et rejoignit Audrey et Paul dans la grande salle à manger toute de bois et de beige décorée, ainsi que, à sa grande surprise, Mary-Flower. La jeune femme, ses longs cheveux raides d'un noir dénué de reflets à la lumière, était vêtue d'un haut couleur feu, nuancé de rouge orangé, et d'une jupe en daim aux bordures faites de franges, portée sur de longues bottes noires. Ce style vestimentaire qu'elle ne soupçonnait pas chez sa tante les premiers jours avait tout d'abord étonné Alycia, mais à présent, l'objet de sa stupéfaction était tout simplement la présence de sa tante au manoir.

– Je ne t'ai pas entendue rentrer... dit-elle à sa tante qui subit l'un des fréquents regards accusateurs d'Audrey.

– C'est que tu devais être très occupée... enfin, cela ne fait rien, passons à table, tu veux bien ? répondit Mary-Flower avec un signe de tête vers sa belle-sœur qui semblait signifier : maintenant.

– Bien sûr, approuva Alycia avant de rattraper de justesse un vase qu'Audrey venait de renverser avec tant de maladresse qu'il était difficile de penser qu'elle ne l'avait pas fait sciemment. Mary-Flower sembla d'ailleurs le lui reprocher et balança la tête d'un air sidéré.

– Alors, Al, tout se passe bien, tu ne t'ennuies pas trop, ici ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

– Non, j'ai de quoi m'occuper... répondit Alycia en songeant à Alex, qui devait la prendre pour une vraie cinglée à l'heure actuelle.

– Et, depuis ce matin, rien de spécial ?

– Depuis ce matin ? Non, dit Alycia, qui se demandait de quoi voulait parler sa tante.

– Tu n’as pas eu l’impression d’être différente, après ta douleur aux yeux ?

– Ma douleur aux yeux ? Comment ça ? s’exclama la jeune fille, avec l’étrange impression d’être sur le point d’avoir une réponse à ce sentiment de familiarité qu’elle avait ressentie quelques secondes auparavant.

– Attends, tu veux ? coupa Mary-Flower d’un ton sec, avant de figer Alycia d’un geste de la main, laissant la jeune fille bouche ouverte et sourcils levés, totalement immobile sur sa chaise.

– C’est Paul, il a effacé la mémoire d’Al... en utilisant Para eblœ, expliqua Audrey, tandis que Paul observait la statue qu’était devenue Alycia d’un œil narquois.

– Ce n’est pas drôle ! cria Mrs Thomson, visiblement contrariée. Il se pourrait bien qu’à cause de toi, elle ne se souvienne pas de toutes les choses étranges qui lui sont arrivées dans la journée !

– Mais non, elle est toujours une Sampior... sinon, elle aurait pu contrer ton Human Figis, ou utiliser Obtues Figis pour figer le vase qu’Audrey a renversé volontairement ! nota Paul sur le ton d’une évidence.

– Il n’a pas tort... avoua Audrey.

– Bon, alors, quoi ? On arrête de la tester ? interrogea Mary-Flower, sceptique.

– Je crois bien que oui.

– Soit, conclut Mary-Flower, en débloquent Alycia d’un revers de la main.

– J’ai eu une douleur aux yeux ? demanda-t-elle, comme si rien ne s’était passé depuis sa précédente question.

– Oui, c’est pour ça que tu es rentrée, enfin, je suppose que le médicament que je t’ai donné pour faire disparaître la douleur t’a fait perdre la mémoire de cet incident. Peu importe, cela ne fait rien, passons à autre chose, mentit Mary-Flower, ignorant qu’à cet instant, sa nièce venait de retrouver le souvenir très clair des événements du matin : comme dans un flash, elle s’était vue dans les escaliers, puis devant le tableau, aussi... et avec le chaton qui avait manqué de peu de se faire écraser.

Les jours suivants avaient malheureusement défilé sans qu’Alycia puisse dire qu’elle ne s’en était pas aperçu, et finalement, à la veille de la rentrée scolaire, les rues d’Heldfield se peuplaient. Il était désormais impossible de sortir sans croiser un groupe d’adolescents, des mères et

leurs enfants, ou quelques travailleurs pressés. De plus, le temps s'était nettement amélioré. Un éclatant soleil brillait bien haut dans le ciel d'un bleu azur, et offrait une vue du manoir des Thomson bien plus accueillante que la première fois qu'Alycia avait eu l'occasion de le voir.

Jusqu'au matin de la rentrée, Alycia avait soigneusement évité ses tantes et son cousin. Elle ne pouvait désormais plus s'ôter l'idée de la tête qu'il s'agissait de personnes étranges et peu fréquentables, qui n'éprouvaient aucune difficulté à lui mentir. En l'espace de deux jours elle avait vu une pomme se transformer en coupe de glace au chocolat simplement parce qu'elle avait songé à cet instant qu'elle mangerait volontiers une crème glacée, une tache disparaître de l'un de ses jeans lorsqu'elle avait prononcé un juron à son encontre, et elle s'était même retrouvée à la boutique de sa tante sans se déplacer, en voulant simplement l'informer qu'un colis venait d'arriver pour elle au manoir ; et c'était sans compter la fois où le fouet avec lequel elle mélangeait la pâte d'un cake s'était mis à remuer tout seul, avant d'aller dans l'évier en flottant dans les airs. Bien sûr, elle s'était bien gardée d'en parler à ses tantes, qui n'auraient pu faire d'autre chose que la prendre pour une adolescente particulièrement perturbée. D'ailleurs, elle-même avait du mal à reconnaître que tous ces événements lui étaient arrivés, et plus d'une fois elle avait consulté le Net pour trouver des renseignements sur une maladie présentant ce genre de symptômes. Elle ne souffrait pas d'hallucinations, puisque, par exemple, la fois où elle s'était retrouvée en lévitation à un mètre au-dessus du sol avant de tomber, un bleu était apparu à son genou peu de temps après, et la douleur était bien réelle.

Certaine qu'elle finirait par trouver une explication à tous ces phénomènes, la jeune fille, vêtue d'un sweat en coton bleu et d'un baggy en jean, accrocha son sac à dos à une épaule et quitta le manoir pour se rendre au lycée, avec pour seul mot d'adresse à l'égard de ses tantes un grognement qui se voulait un au revoir.

– Je ne sais pas pour quelle raison elle nous en veut, mais il est évident que c'est le cas, nota Audrey, avec tristesse.

– Rassure-toi, dès qu'elle saura la vérité elle ne nous en voudra plus. Je pense que nous sommes tous simplement trop mauvais acteurs et qu'elle a fini par remarquer qu'on lui mentait régulièrement... mais lorsqu'arrivera son anniversaire, tout changera, répondit Mary-Flower avec confiance.

Le lycée A.J. Knight était un imposant bâtiment de pierre blanche, à la cour vaste et verdoyante en certains endroits, et dont la vision était particulièrement agréable en ce matin ensoleillé bien que frais. Alycia ne put réprimer un sentiment violent d'intimidation et d'anxiété, à la vue des centaines de lycéens, la plupart du temps en groupe, qui se dirigeaient vers l'établissement avec détermination. Cette année, elle ne savait plus

trop si elle désirait passer son temps seule, mais quelque chose lui faisait penser que non : si elle avait quitté Sanford, c'était aussi pour changer de mode de vie. Les jours passés, elle avait vécu dans un tel silence qu'apprendre à connaître les autres sans être certaine de bien se connaître était évidemment pour elle une sombre idée. Mais, à présent, même si ses tantes lui cachaient des choses, dans l'ensemble on pouvait reconnaître qu'habiter chez elles lui avait appris beaucoup sur elle. Comme l'existence de ses dons, par exemple. C'était la première fois qu'elle reconnaissait sa profonde pensée tout haut dans sa tête. Avant, elle avait essayé de mettre la responsabilité de ces phénomènes étranges sur ses tantes et le manoir, mais il était arrivé (comme lors du sauvetage du chat) qu'elle soit seule et hors du manoir. Alors il était inutile de nier qu'elle avait des dons, d'une assez grande étendue, de surcroît.

Le premier cours auquel Alycia assista fut celui de biologie, durant lequel celle qui était aussi sa professeur principale, Mrs Todd, une petite femme aux cheveux blonds et frisés, fit un monologue d'une heure au sujet de l'organisation du lycée.

Alycia s'était assise à côté d'un garçon à l'allure sportive, suffisamment large pour être rugbyman. Il affichait un éternel visage joyeux, même lorsque rien ne le justifiait.

– Oh, c'est pas juste ! s'écria-t-il alors à mi-voix, inaugurant pour la première fois depuis son entrée dans la salle de cours un air mécontent sur son visage.

– Quoi donc ? marmonna Alycia, qui estimait que malgré son absence totale de curiosité au sujet de l'exclamation de son voisin, l'air indigné passablement rare de celui-ci méritait qu'on lui réponde.

– Regarde, on a toujours maths en première heure ! Crois-moi, il n'y a rien de pire pour te gâcher la journée !

– Au moins, on sera débarrassé après ça, positiva Alycia en jetant à son tour un œil sur son emploi du temps.

– Ouais, vu comme ça...

– Dites, vous n'auriez pas un stylo ? Je viens de me rendre compte que le mien était à sec ! demanda une jeune fille asiatique assise devant eux, dont les longs cheveux bruns et lisses se moiraient de reflets bleu encre.

– Excusez-la, elle a vécu seule pendant seize ans sur une île déserte, elle en a oublié la politesse, intervint sa voisine, une métisse aux longs cheveux très bouclés, qui jeta un regard de reproche à son amie, avant de se retourner pour donner un stylo à sa voisine. Pendant un instant, Alycia avait cru voir Audrey foudroyer du regard sa belle-sœur.